

Comptes-rendus

Albanische Geschichte. Stand und Perspektiven der Forschung. Herausgegeben von Oliver Jens Schmitt und Eva Anne Frantz, *Südosteuropäische Arbeiten* 140 (für das Südost-Institut hg. von Ulf Brunnbauer und Konrad Clewing), R. Oldenbourg Verlag, München, 2009, 280 p.

Le volume réunit les contributions de 10 participants aux travaux d'un colloque organisé en 2006 à l'initiative de l'«Institut d'études albanaises» (*Albanien-Institut*) de Munich et de l'«Institut de l'Histoire de l'Europe de l'Est de l'Université de Vienne» (*Institut für osteuropäische Geschichte der Universität Wien*); l'initiative du colloque a été soutenue par la Commission Balkanique de l'Académie Autrichienne des Sciences. Conçu comme un hommage rendu à Peter Bartl, directeur de l'Institut de Munich, le livre est complété par les souvenirs du savant célébré, par l'histoire de l'Institut, due à un de ses collaborateurs, Edgar Hösch, et par une étude (de Noël Malcolm) concernant la démographie de Kosovo et les mouvements de populations autour de l'année 1690¹.

Vu la pauvreté des sources antiques sur l'espace de la formation des Albanais et de leur langue, les deux premières études sont, en bonne tradition du domaine, dues aux linguistes. Joachim Matzinger examine le sujet de l'ascendance illyrienne (ou non) des Albanais à la lumière de l'histoire de la langue (p. 13–36). Un très utile et détaillé commentaire d'une bibliographie riche et bien au courant met face à face les arguments – lexicales, morphologiques, concernant l'ordre des mots, offerts par l'étude de la toponymie – favorables ou non à l'origine soit illyrienne, soit thrace ou à celle mixte. On trouve, de même, une large discussion sur les étapes de l'évolution de l'albanais². La conclusion (p. 34 et suiv.) est que l'albanais pourrait continuer une langue ancienne indo-européenne des Balkans, ayant des possibles concordances avec l'illyrien et le messapien et faisant partie d'une aire convergente avec d'autres idiomes antiques dont n'existent pas des traces écrites. La toponymie ancienne prouverait une migration de l'intérieur des Balkans vers la côte, aux V^e – VI^e siècles de notre ère.

Stefan Schumacher (p. 37–59) reprend le thème des termes anciens que le roumain a en commun avec l'albanais, en les considérant des emprunts que le latin balkanique a faits au protoalbanais. Il accepte ainsi l'explication donnée dans son livre sur le vocabulaire autochtone du roumain par Gr. Brâncuș³ et discute roum. *țarc*, alb. *thark*; roum. *vatră*, alb. *votrë* / *vatrë*; roum. *pârâu*, alb. *përrua*; *viezure*, *vjedhullë*; *curpen*, *kurpën* et la postposition de l'article défini. Rejetant la notion de substrat, St. Schumacher laisse sans explication l'apparition des faits de grammaire. Par exemple, la postposition de l'article défini (dont l'auteur s'occupe) ou la formation des numéraux

¹ Les informations se trouvent dans *L'Avant propos* (p. 7–12), signé par Oliver Jens Schmitt, qui explique, de même, la nécessité de cet ouvrage qui a les caractéristiques d'un bilan, donnant l'occasion d'estimer quels sont les problèmes majeurs de l'histoire des Albanais, les résultats acquis jusqu'à présent et les forces qui mèneront la recherche future; la science albanaise elle-même est considérée, à quelques exceptions, encore tributaire à l'isolement imposé pendant la longue et dure période communiste.

² Il y faut mentionner, par exemple, l'affirmation de l'auteur (p. 23, note 42), selon laquelle, alb. *hudhër* / *hurdhë* «ail» (auquel on compare, comme possible terme autochtone, roum. *leurdă* «ail-des-bois») serait emprunté au grec ancien, pouvant, ainsi, servir comme exemple de la chronologie relative de l'évolution **/sk/ > h*. L'argumentation de l'étymologie grecque manque, pourtant. Pour les problèmes concernant tant l'origine indo-européenne que l'influence du grec ancien, voir B. Demiraj, *Albanische Etymologien. Untersuchungen zum albanischen Erbwortschatz*, Amsterdam – Atlanta, GA, 1997, 204.

³ Il faut faire la précision que St. Schumacher s'occupe spécialement des travaux de I. I. Russu et de Gr. Brâncuș. S'il explique ses réserves en ce qui concerne les solutions de I. I. Russu, il n'est pas, pourtant, clair quelles sont les motifs du reproche qu'il fait à la linguistique roumaine en bloc de n'avoir pas connu et appliqué les méthodes de la linguistique occidentale, méthodes que, d'ailleurs, il n'indique nulle part. Malheureusement, la note (p. 43, note 13) semble construite de formules toutes faites.

cardinaux, comme indices d'un certain ordre des mots, sont des vestiges de leur propre langue que les locuteurs ayant appris le latin ont transmis au futur roumain⁴.

Dans ces deux études, on trouve aussi mentionnée l'influence latine sur l'albanais. Le sujet est d'importance dans le débat concernant la langue ancienne des Balkans que l'albanais continue (voir J. Matzinger, p. 27 et suiv.) et il mériterait plus d'espace. St. Schumacher accentue le fait que l'albanais s'est sauvé à la romanisation (p. 58). Il faut souligner que les circonstances qui ont conduit à la formation de l'albanais et celles qui ont permis la romanisation de l'idiome autochtone formant le futur roumain ne sont pas les mêmes et qu'il mérite de les étudier de tous les points de vue. Les auteurs sont contraints, parfois, aux affirmations trop nettes. Par exemple, J. Matzinger (p. 26, note 59), en discutant l'évolution qui aboutirait au nom actuel de la ville de *Durrës* (pour lequel, à son avis, on pourrait prendre en considération un intermédiaire latin), semble convaincu que du point de vue de la phonétique historique, les linguistes n'ont pas prêté l'attention due aux couches successives des emprunts que l'albanais a fait au latin ; pourtant, on ne peut pas nier que les travaux de H. Mihăescu, E. Çabej, E. Banfi, Addolorata Landi, G. B. Pellegrini, J. Kristophson et d'autres aussi ont souligné le fait que la longue période de contact entre les deux langues a eu comme résultat plusieurs couches d'emprunts latins en albanais. Il faut retenir l'idée de J. Matzinger (p. 28, note 77) qui, en dépit de l'hypothèse qu'il soutient d'une manière tranchante que l'influence latine sur l'albanais serait une preuve de la symbiose des futurs Albanais et des futurs Roumains, propose une recherche commune des historiens et des linguistes sur les vestiges du latin dans le Sud-Est de l'Europe. Nous sommes d'accord que le sujet mérite, en effet, d'être approfondi, mais nous attirons l'attention qu'il n'est pas utile d'ignorer la multitude des résultats acquis déjà, qui montrent entre l'albanais et le roumain des similitudes, mais des différences considérables aussi. Il faut, donc, de continuer l'étude, en le détaillant et le diversifiant.

En ce qui suit, nous présentons d'une manière succincte les autres contributions qui mettent en relief les aspects clefs de l'histoire des Albanais.

Oliver Jens Schmitt rédige une très utile bibliographie sur plusieurs aspects de l'histoire médiévale des Albanais (sec. VI/VII – sec. XV) (p. 61–80)⁵.

Markus Koller poursuit l'histoire des Albanais dans l'Empire Ottoman (sec. XVII–XVIII) (p. 81–105) : l'islamisation, la propriété sur les terrains, le système d'impôts, le développement de la vie urbaine.

Nathalie Clayer essaie de présenter d'une manière compréhensible l'évolution des relations interconfessionnelles chez les Albanais et les problèmes existants pour la recherche qui les prend en considération (p. 107–117). Le thème est très important pour la formation de l'identité nationale au XIX^e siècle, mais le sujet de la formation de l'État méritait une étude spéciale.

Bernd J. Fischer étudie la deuxième guerre mondiale en Albanie (p. 119–130) et Michael Schmidt-Neke s'occupe de la science sous le régime communiste en Albanie (p. 131–147).

⁴ L'appel à l'explication par l'action du substrat des mots roumains communs avec l'albanais n'est due pas aux raisons extrascientifiques (comme en serait, par exemple, le refus des spécialistes roumains de concevoir la supériorité de l'albanais en face du roumain, p. 59), mais le résultat des recherches sur l'histoire de la romanisation vue comme contact des langues. L'inclusion, dans son système, par le latin oriental, des mots qu'il a pris des autochtones est un processus complexe : il s'agit de l'adaptation sémantique, phonétique, du point de vue de la dérivation, faits analysés en détail par Gr. Brâncuș dans son livre (pour la partie théorique, qui sert à distinguer la possible influence de l'albanais de celui du substrat, voir le chapitre *Împrumut din albaneză sau moștenire din substrat ?*). Il faut faire aussi la remarque que le roumain n'est pas la seule langue romane ayant un substrat. L'albanais, comme survivance d'un idiome ancien des Balkans, en est le terme de comparaison.

⁵ De cette riche liste de contributions, très probablement, ne devrait pas manquer l'historien roumain N. Iorga, qui a découvert le premier texte écrit en albanais, la formule de baptême de Pal Engjëlli, et qui est l'auteur, en 1918, d'une *Brève histoire de l'Albanie*, axée sur la période médiévale des relations avec les Pays Roumains.

Sur les problèmes des milieux albanais en Macédoine de nos jours donne une contribution Robert Pichler (p. 149–186).

Une étude intéressante concernant les recherches actuelles dans les domaines de l'ethnographie et de l'anthropologie est due à Stephanie Schwandner-Sievers (p. 187–214).

Sur l'histoire la plus récente des phénomènes littéraires signe un aperçu Robert Elsie (p. 215–223).

Les études qui forment ce livre se complètent l'une l'autre et donne une image d'ensemble de l'évolution sous maints aspects de la zone étudiée. Les problèmes sont bien systématisés, la bibliographie est riche, utile, bien ordonnée et judicieusement commentée. Le volume s'adresse aux étudiants du Sud-Est européen, aux spécialistes de tous les domaines abordés, qui y trouvent des questions et, fréquemment, des réponses ou des hypothèses fertiles. L'activité de l'Institut de Munich concernant l'Albanie s'avère féconde grâce à son directeur Peter Bartl.

Cătălina Vătășescu

Marcu GABINSCHI, *Formele nepredicative nonconjunctivale ale limbii române (pe marginea tratării lor în gramatica oficială)*, Institutul de Filologie al Academiei de Științe a Moldovei, Chișinău, 2010, 108 p.; Marcu GABINSCHI, *Dicționar de rizodublete etimologice ale limbii române*, Institutul de Filologie al Academiei de Științe a Moldovei, Chișinău, 2007, 278 p.

Un des thèmes de grammaire que le savant Marcu Gabinschi de Chișinău a investigué avec de très importants résultats concernant le roumain, les langues balkaniques et la linguistique générale, est celui des formes verbales qui n'ont pas fonction de prédicat. Le présent volume offre une définition du supin roumain et des faits connexes et discute des aspects essentiels de l'histoire de cette forme verbale. La démarche de Marcu Gabinschi aboutit à mettre en lumière les caractéristiques verbales des formes analysées, appartenant au premier et au deuxième infinitif. Il fait la distinction entre les formes nominales, qui, selon lui, ne peuvent pas être considérées une forme longue d'infinitif, et les formes proprement dites verbales, l'infinitif que les auteurs roumains nomment infinitif court. Cette description se réfère au dacoroumain et moins aux dialectes au sud du Danube¹ et offre des contextes qui aident à définir les constructions en question comme supin (ou infinitif second) ou nom. Le livre comprend des chapitres sur l'infinitif, sur le «supin», sur le gérondif et sur le participe. Il faut observer l'extension que l'emploi du «supin» prend dans la République de Moldavie, l'enrichissement des possibilités d'utilisation des formes atones pronominales, par exemple.

¹ Les précisions historiques de M. Gabinschi sont importantes, mais il est nécessaire de prendre en considération d'une manière plus approfondie la complexité du système des formes et des sens dans les dialectes du roumain. La forme, longue, complète, héritée en aroumain et meglénoroumain continue, à l'encontre du dacoroumain, précisément le sens verbal, perdu dans le dialecte dacoroumain. Ce fait a été mis en lumière par les travaux de Grigore Brâncuș et Petar Atanasov, restés inconnus, malheureusement, à ce qu'il paraît à notre auteur. En parlant de la qualité d'infinitif second que a «le supin», il ne mentionne la même explication donnée par Gr. Brâncuș. En revenant aux valeurs de la forme longue d'infinitif, il faut rappeler que Grigore Brâncuș, *O concordanță gramaticală româno – albaneză: modul supin*, en «Limba și literatură română», vol. XIII, 1967, p. 99–105 (étude reprise dans Grigore Brâncuș, *Studii de istoria limbii române*, I, București, 2007) met en lumière, par exemple, les fonctions en aroumain de cette forme: les constructions avec préposition, *tră, tă, tru, tu* etc. (*tră avinari* – „à la chasse“ etc.), correspondent au supin dacoroumain et à l'infinitif avec préposition en albanais; megl. *Nu im pri dușiri (fașiri)* (= Nous n'avons pas l'intention d'aller, de faire), P. Atanasov, *Infinitivul meglénoromân*, en «Studii și cercetări de lingvistică», XXVII (1976), 2, p. 137. Atanasov mentionne des rares exemples en dacoroumain aussi: *pe adormire* (= nous glissons dans le sommeil) (dans la littérature du XIXe siècle), construction synonyme avec la construction avec le supin *pe sfârșite* (= nous sommes à la fin). Il faut mentionner aussi les constructions temporelles du type aroum. *ună + participe*.